

T. C. Aylwin, et ressuscitée en sous mains par je ne sais quel nain politique, réforme que le compère du *Journal de Québec*, comme une fille de chambre, a voulu habiller avec ses nippes, qu'il a essayé d'engraisser, voir même lui donner du ventre pour la rendre plus respectable, avec cette réforme, dis-je, nous aurions 80 membres ou triomphateurs de plus ; c'est à quoi l'on songe surtout, je crois, en voulant faire accepter cette informe catin salie par les mains de notre compère, 80 triomphateurs de plus ! Il rentre bien aussi dans l'opinion de ces messieurs d'empêcher par cette mesure le rappel de l'Union qui nous sauvera, quand nous serons tous morts, de se caser au nom du peuple et de débarrasser chaque année notre coffre public de 10 à £15,000 de plus pour la solde de ces nouveaux représentants, pour leurs voyages, pour le papier, les statuts, les plumes, etc., etc., etc., et cela sans efficacité aucune... Aïe ! je me trompe ; c'est pour tirer un coup de canon sur la banqueroute et la corruption. Pish !...ish !...ish !

C'est toujours un beau jour que le jour du triomphe pour le candidat ; car, voyez-vous, les regards se braquent sur lui, parfois à son désavantage pourtant, mais que voulez-vous, il se braquent toujours. Ce jour-là qu'il pleuve ou qu'il neige, que l'orage et la foudre éclatent avec fureur comme des signes de réprobation de ce que font les hommes et de leur triomphe, l'élu du peuple croira ni plus ni moins que le bon Dieu bat des mains à sa victoire et crie plus fort que tous les autres ; pour lui le soleil est censé darder ses feux plus qué jamais, le soleil de l'ambition et des places, le soleil de l'orgueil et de la convoitise. Pourtant, dans cet océan de joie où se débat le candidat, il y a des devoirs qui l'obligent à essayer de vilaines grimaces. Ces contorsions sont plus ou moins fortes suivant les positions respectives. Ces déboires plus ou moins désagréables sont le complément de la victoire, le banquet où viennent se plonger les partisans, le *finis coronat opus* ; couronne de fleurs pour les uns qui ne font que consommer ; couronne d'épines pour l'autre qui ne fait que produire aux dépens de chacun.

Ainsi, quand le rapporteur d'une élection proclame en face des hommes, des bêtes et des choses qu'un tel a triomphé par le suffrage des électeurs, toute la foule s'écoule ; une partie, rouge de colère, s'en va la tête basse ou le poing levé ; l'autre partie, rouge de plaisir, se prépare à aller rougir encore plus les joues que ses parents lui ont données. L'élu prend place en tête de ces derniers et chemine vers son foyer. Là une table est ordinairement dressée, où les mets et la bouteille invitent les chauds partisans, les influents de la bande à rire, chanter et boire.

Pour quelqu'un dont le cœur est haut placé et dont la bourse se trouve au même niveau que le sentiment, certes, c'est une réjouissance que de voir à sa table quarante personnes ou plus, fêtant le triomphe d'une idée ; quarante personnes joyeuses, émues, délirantes qui vous jettent des souhaits de bonheur à la figure, et n'étaient les pieds boueux de quelques-uns de ces messieurs et leurs crachats sur les tapis, tout serait pour le mieux.

Mais au lieu d'un candidat comme celui-là, supposez-en un qui soit pauvre, qui essaye de la représentation comme d'une tentative vers la fortune, comme d'un échelon où l'ambition est mieux assise ; qui, pour parvenir à ce but, a écarté tout sentiment de pudeur et toute amitié, qui a tenté de ravalier des talents superbes ; dont le passé n'est qu'une infâmée toile tendue à la confiance, à la générosité ; dont le cœur, comme du granit, oppose sa dureté aux inspirations généreuses. Supposez-en donc un qui soit fait ainsi, et dites-moi si, à un banquet en l'honneur de ses électeurs, ce député cupide et égoïste ne maudit pas les estomacs qui engloutissent son vin, ne rougit pas à chaque toast qu'on lui porte, à tous les souhaits de bonheur qu'on lui donne, car son bonheur, à lui, c'est son orgueil, c'est le malheur de tous ; il aimerait qu'il advint un nouveau déluge, pourvu qu'il fût seul dans l'arche.

Un électeur d'un certain comté nous racontait l'histoire d'un banquet où l'amphytrion était un jeune homme pauvre, et dont la conscience ressemblait à la bourse. " J'avais fait la sottise de travailler pour lui, disait cet électeur ; il avait l'air si vrai dans tout ce qu'il disait que c'est à peine si aujourd'hui même, malgré